

I

« **O**N lui presserait le bout du nez, il en sortirait encore du lait. » Qui disait cela, me rendant rouge de confusion ? Mon père sans doute. Mais ma mère, à nos voisins de la rue Bernard-Palissy, aux commerçants du coin, aux cousins, cousines, tantes, oncles : « Georges, vous savez, il a réussi l'examen, il est boursier... »

Boursier de la République ! Et admis à passer du Petit au Grand Lycée — le lycée des grands, comme nous disions plutôt. C'était changer d'âge et presque de planète à mes yeux ! Pourtant je n'atteindrais mes onze ans qu'au printemps prochain.

Pour le moment, en ce mois d'octobre 1924, ce garçonnet que j'étais venait tout juste de renouer avec la vie citadine, après deux longues saisons passées en sauvageon dans la forêt landaise pour y recouvrer la santé. Ce galopin devait garder sur lui, sur son visage hâlé, sur ses mains, sur ses genoux que découvraient les culottes courtes, la buée de l'enfance.

Tout de même, quel changement en cet automne glorieux : d'abord le trajet pour se rendre aux cours bien plus long que celui jusqu'alors emprunté pour aller au Petit Lycée ; il fallait traverser tout le centre de la ville, et, cette fois, seul ou, à l'occasion, avec des camarades, en tout cas sans l'accompagnement maternel. Ce groupe des mères menant ou atten-

dant leur progéniture au seuil de l'école, nous ne le verrions plus, matin et soir, marquer nos journées de sa douce rumeur ; nous ne jetterions plus vers lui, à la dérobée, tout en feignant l'indifférence ou la hâte du jeu, un regard inquiet pour nous assurer de la présence, parmi ces fidèles, d'une jeune dame blonde dont les yeux bleus dans un instant me souriraient, ou, si nous étions mercredi ou samedi, de la brune aux yeux couleur de noisette, ma grand-mère Louise, avec qui je partirais vers le jardin de la route d'Ambazac, celui de l'usine où elle et pépère Jules travaillaient et habitaient.

En vérité, il arrivait bien encore, de temps en temps, que l'une ou l'autre me fit la surprise d'être là, à la sortie du lycée Gay-Lussac ; et il devait en aller de même pour plus d'un de mes camarades, mais alors, au lieu de l'allégresse qui nous traversait, quelques mois auparavant, à la vue de nos mères, nous éprouvions maintenant un sentiment de gêne, et nous baissions la tête au moment de les rejoindre, persuadés que les autres lycéens devaient se gausser de nous et ricaner. Nous partions, l'air buté, mains aux poches, comme si nous espérions ainsi donner le change. Cependant, les autres, en criant, en riant, s'engouffraient dans les « Nouvelles Galeries » — le « grand magasin » qui faisait face au collègue — ; nous jetions vers eux un regard plein de regret.

En sixième B, je retrouvais plusieurs de mes camarades du Petit Lycée, mais il y avait beaucoup de nouveaux et, parmi eux, surtout des pensionnaires : ils m'effrayaient un peu, pour la plupart plus grands, plus forts, plus âgés que nous les externes, le visage et la voix plus colorés aussi, comme si l'air de la campagne empourprait leurs joues et donnait puissance à leur gorge. Ils gardaient aux pieds leurs galoches paysannes qui faisaient dans les corridors un vacarme de tous les diables. Leurs cheveux souvent mal peignés, leurs blouses noires ou grises ceinturées d'une ficelle dont ils laissaient pendre les bouts, la rudesse encore de leurs gestes, de leur

ton, de leurs propos, rudesse qu'ils se plaisaient à manifester en nous bousculant et en nous houspillant volontiers, enfin leur façon de se tenir ensemble, à l'écart, pendant les récréations ou, en classe, regroupés sur des bancs voisins, tout cela leur conférait une allure et un statut particuliers. A la fois nous les craignions et nous les admirions. Eux nous observaient, goguenards.

Pourtant, pensionnaires et externes, nous reprenions conscience d'appartenir à une seule et même famille, à un seul et même clan, lorsque nous croisions les élèves de la sixième A, ceux-qui-font-du-latin. Comment pouvait-on « faire » du latin ? Il fallait pour cela être un retardataire épris du passé ! D'ailleurs, ne rangeait-on pas le latin parmi les langues mortes, alors qu'on appelait notre classe : la sixième moderne ! Bien entendu, les latinistes professaient à notre égard un mépris tout aussi déterminé : « Sixième B, sixième des cancre », nous jetaient-ils en prenant garde qu'un de nos pensionnaires ne pût d'un bond les atteindre.

Pourquoi étais-je en B et non en A ? Je n'étais pas un cancre. En revanche, il était vrai que je me sentais « moderne ». Mes parents croyaient au progrès ; et bien plus encore, mon grand-père Jules Reix, l'ouvrier. Il m'avait donné tout enfant le goût des machines dont lui-même espérait un avenir de liberté et de bien-être pour tous : chaudières, broyeurs et malaxeurs de la chocolaterie Daccord dont il assurait l'entretien dans une suave odeur de cacao chaud, locomotives au souffle farouche qu'il m'emmenait contempler le soir à la gare de triage, mécaniques subtiles ou puissantes dont il trouvait la description dans quelques numéros dépareillés de la revue *La Science et la Vie* qu'il avait dû acheter au marché aux puces.

« Voyons, disait M. P., le proviseur, en nous recevant, maman et moi, dans son bureau aux meubles sombres qu'éclairaient deux hautes fenêtres, voyons, ce jeune chose,

ce jeune homme, quelle chose, quel métier compte-t-il faire quand il sera chose, quand il sera grand ?

— Sans doute, travailler avec son père...

— Et que fait votre chose, Madame, votre mari ?

— Représentant de commerce.

— Bien... bien... et vous-même et votre mari, vous avez des choses, des diplômes ?

— Oui, Monsieur, le brevet, répondait maman non sans fierté, mon mari, moi-même, nous avons passé le brevet.

— Donc, vous n'avez pas fait de chose... de latin », remarquait le proviseur.

Il prenait un air lointain, ennuyé, et soudain se levait.

« Eh bien, puisque ce jeune chose veut faire comme son chose, comme son père, il n'aura pas à faire des choses, des études supérieures. D'ailleurs, il est chose, il est boursier, c'est donc que vos choses sont limitées, vos moyens, or, faire des choses, des études supérieures, coûte cher. »

Maman, en vain protestait : « Mais... Monsieur... si notre fils, s'il devait plus tard poursuivre ses études, je vous assure, nous ferions les choses... (vite elle se reprenait, baissant la tête comme une élève prise en faute). Nous ferions les sacrifices nécessaires, alors, si le latin... »

Le proviseur, d'un geste de la main l'arrêtait.

« Tss... Tss... Madame, votre chose ira en chose moderne, en sixième moderne. Du chose, du calcul, voilà ce qu'il lui faut, et M. Martin est un éminent professeur de chose, de mathématiques. »

« Avec ses choses... ses choses », disait maman en riant alors que nous regagnions la rue Bernard-Palissy, « il m'en faisait perdre... mon latin. »

Le « Cochose » — les pensionnaires nous apprirent qu'ainsi tout le monde au lycée appelait le proviseur : « Le Cochose... le Cocu... tu comprends ! » Non, je ne comprenais point. Alors les pensionnaires de s'esclaffer : « Ces externes, tout de même !... Il est cocu, le proviseur est cocu, sa femme

couche avec le surgé... Tu veux qu'on te fasse un dessin ? » Je haussais les épaules, l'air entendu. Au vrai, je n'entendais rien à leurs propos, si ce n'est que le proviseur devait être berné par le surveillant général, un grand barbu au poil noir, à la voix de stentor. Mais pourquoi couchait-il avec la femme du proviseur ? Désormais, pour paraître affranchi, je faisais comme les pensionnaires et ne désignais plus le proviseur que par son sobriquet.

Donc, comme avait dit le Cochose, M. Martin était un éminent prof de math. Petit, musclé, le crâne poli tel un silex, nous l'appelions Mégot. Pourtant, sa mine glaciale, sa voix sèche et précise nous inspiraient plus que du respect : de la terreur, ou presque. Du moins, celle-ci nous laissait-elle l'esprit encore suffisamment agile pour suivre, tant bien que mal, les démonstrations que Mégot, redressant sa petite taille et craie à la main, nous administrait. Il devait posséder un tel don de clarté dans la pensée et dans l'expression qu'il parvenait à dissiper le brouillard qui se levait d'abord en nos caboches enfantines au moment où nous entrions en classe.

Assis au premier rang, je me sentais partagé entre la crainte et la joie : crainte de me trouver sous le regard du maître (s'il allait m'interroger ? Trouverais-je la force de ne point balbutier ? Parviendrais-je même à... penser, *pris* par cet œil où ne se lisait aucune mansuétude ?), joie à l'idée qu'une fois de plus, la parole rigoureuse me ferait découvrir et comprendre de nouvelles propriétés des nombres ou des figures. Peu à peu, la joie de l'esprit devait l'emporter sur la crainte instinctive, et le maître qui me paraissait ressembler plus aux théorèmes, aux problèmes, aux chiffres qu'à un homme m'inculquerait, ce dont je ne prendrais conscience que des années plus tard, l'amour du monde secret mais lumineux dont il était le servent.

Pensait-on, en haut lieu, que s'il nous fallait acquérir des bonnes bases en arithmétique, en géométrie et en algèbre, nous, le menu fretin des « humanités », n'aurions guère plus

besoin du français que du latin dont nous étions privés ? De toute évidence, on nous réservait un enseignant remarquable pour les mathématiques, mais, pour le français, il fallait, du moins en sixième et en cinquième, nous contenter d'un professeur assez falot.

Plus exactement, si je revois assez bien en ma mémoire ce pédagogue élégamment vêtu, portant pochette, le cheveu calamistré, si même je crois entendre son accent pointu de « Parisien », impossible en revanche de me souvenir de lui en train de nous faire une leçon ou de corriger quelque devoir. Sans doute, le professeur au parler pointu estimait-il qu'on ne saurait enseigner les beautés et subtilités du français à des potaches ignorant la langue mère, la langue noble et latine : pour peu qu'on leur apprît à tourner correctement une missive, cela suffirait bien pour ces futurs comptables, marchands, instituteurs ou techniciens.

Un seul souvenir est resté en moi attaché à son image de dandy : il nous lisait à haute voix un roman... d'aventures et de politique. Ce n'est point Homère, Montaigne, ni Hugo, ni même M. André Theuriet de l'Académie française, qu'il nous lit, le Parisien exilé au pays des mange-raves, mais un roman-feuilleton, dans le genre de ceux que publiaient un Pierre Frondaie ou un Maurice Dekobra. Le titre devait être : *La Vierge rouge du Kremlin*. Une vraie vamp, cette « vierge » aux longues jambes, aux cheveux d'or, aux yeux glauques et pour qui se damnaient généraux, commissaires du peuple, chefs et agents de la Guépéou... Je ne sais plus du tout qui elle servait, qui elle trahissait : des Rouges ou des Blancs. Je ne me rendis compte que bien des années plus tard que ce roman à sensations devait être violemment anticommuniste. Sept années seulement nous séparaient alors de la Révolution d'Octobre, et, à chaque chapitre surgissait le méchant bolchevik, l'homme-au-couteau-entre-les-dents. Les scènes de séduction de la Vierge rouge alternaient avec les épisodes d'embuscades, de batailles, de train blindé, de

fusillades et de famine. Le soir, au lit, avant de m'endormir, je poursuivais pour mon compte le chapitre que le professeur nous avait lu dans la journée et qui se terminait, immanquablement, en nous laissant sur notre faim. A moi d'inventer dans l'ombre de ma chambre de nouvelles péripéties où je tenais, en personne, une partie héroïque. A moi seul, je déjouais les pièges que s'efforçaient de me tendre les maîtres sanguinaires du Kremlin. Je prenais d'assaut des blockhaus, je décimais les rangs de la Guépéou, et, en récompense, la somptueuse Vierge du Kremlin déposait un baiser de ses lèvres fardées sur mon front.

Le jeudi, quand pépère Jules, au sortir de l'usine, me citait quelque nouvelle prouesse soviétique dont il avait lu le compte rendu dans *La Science et la Vie*, en matière de barrage hydraulique, de centrale électrique ou d'aciérie, je demeurais perplexe. Était-ce du même pays que parlaient mon grand-père et le roman du professeur ? « La patrie-des-travailleurs », disait l'un, et l'autre : « Le repaire-des-assassins ». En fin de compte, le feuilleton et ses aventures me passionnaient davantage que les descriptions des combinats sidérurgiques. Aujourd'hui, je me demande ce qui pouvait inciter notre professeur à nous lire cette littérature de gare. Mauvais goût personnel d'un diplômé des lettres ? Penchant au canular d'un ancien de la rue d'Ulm qui s'ennuyait en province ? Fanatisme politique d'un « petit bourgeois » soucieux de former par le biais de ces clichés des générations futures d'anticommunistes ? Ou, tout simplement, acte d'un paresseux tout heureux d'avoir trouvé ce moyen pour nous faire tenir tranquilles et ne pas avoir à nous enseigner ?

En classe d'histoire et de géographie, M. Lesaint, un maigre à la barbiche rousse, obtenait moins de succès avec la lecture qu'il nous faisait vers la fin du dernier trimestre de *La Randonnée de Samba Diouf* de Jérôme et Jean Tharaud, nos illustres compatriotes : « Messieurs, des Limousins, ces frères Tharaud. » Il était bien sympathique, « bien brave »,

comme disaient les pensionnaires, ce jeune Samba Diouf aux dents blanches dans son visage d'ébène, et ma foi, lui aussi, allait d'aventure en aventure mais elles nous semblaient modestes à côté de celles de la Vierge rouge, de ses complices et de ses ennemis. Et puis, il devait faire si chaud dans sa chaude Afrique noire, et puis, la voix du maigre M. Lesaint était un peu blanche dans ces chaudes journées de juin, bref, nos esprits vagabondaient au lieu de suivre à la trace, à travers la jungle ou la savane, le jeune Nègre errant. Du moins, sa course était-elle ponctuée d'inévitables et rituelles salutations qui nous tiraient de notre songe et que nous répétions en chœur d'une voix narquoise, au grand dépit du lecteur-professeur. « La paix est-elle avec toi ? » entendions-nous soudain, et tous de nous écrier : « La paix soit avec toi Samba Diouf. » M. Lesaint frappait nerveusement son bureau du poing fermé. Il ôtait ses lorgnons : « Puisque c'est ainsi, finie la lecture... Prenez votre livre de géographie.

— Oh!... Monsieur!... Oh! non... Vous n'aviez pas terminé le chapitre!... Monsieur, Monsieur!... On veut connaître la suite! »

Il finissait par se laisser fléchir, remettait ses lorgnons sur son nez osseux, s'éclaircissait la voix, rouvrait le roman.

« Alors, Samba Diouf reprit son chemin.

Ah!... » faisait la classe unanime, et chacun... reprenait le chemin de sa rêverie ou de sa somnolence que berçaient de loin en loin le nom de Samba Diouf et ses politesses monotones : « la paix soit avec toi ».

Je ne pense pas qu'en sixième, ni peut-être même en cinquième, M. Lesaint nous enseignait la géographie des « Colonies françaises ». Du moins, espérait-il sans doute, grâce à Samba Diouf, éveiller en nous quelque intérêt pour l'Afrique et pour les peuples que, là-bas, notre armée et notre administration continuaient à... civiliser. Dans le même but, il nous invitait à nous rendre aussi nombreux que possible aux séances qu'une ou deux fois l'an, la Ligue maritime et

coloniale organisait, à l'intention des élèves, au cirque-théâtre municipal. Le droit d'entrée étant modique, aucun d'entre nous, internes, externes ou demi-pensionnaires ne déclinait l'invitation. Nous remplacions ainsi un après-midi de collège par une séance de distraction et de chahut ; c'était un peu, à nos yeux, l'école buissonnière organisée et patronnée par les maîtres eux-mêmes.

À l'heure dite, le lycée Gay-Lussac se vidait de ses troupes. Petits, moyens et grands, en rangs par deux, défilaient à travers la ville sous la garde des pions, des répétiteurs et des professeurs. Il ne devait plus rester au collège que quelques malades à l'infirmerie. Notre armée s'en allait fièrement par les rues vers l'aventure coloniale. Marchaient aussi vers le lieu du rendez-vous, les rangs des lycéennes et ceux des élèves de l'École normale d'institutrices. La salle ronde et vaste du cirque-théâtre serait pleine à craquer comme aux beaux dimanches de *Faust*, de *Manon* ou des *Cloches de Corneville*. Mais, cette fois, les chanteurs seraient sur les bancs et dans les fauteuils. Il y avait de beaux chahuts, des envois massifs de boulettes de papier mâché en direction des filles. Des pensionnaires se levaient dans nos rangs, certains même montaient sur leurs fauteuils, pour essayer d'apercevoir, parmi le public féminin, des « payses » dont ils nous vantaient les charmes en termes crus. Lorsque paraissait sur scène le conférencier — c'était souvent quelque militaire retraité, moustachu et bardé de décorations —, il avait bien du mal à imposer le silence. Nous n'écoutions guère ses propos lyriques sur la mission de la France en ces contrées barbares autant que lointaines où il déclarait avoir vécu, travaillé et, le cas échéant, bataillé.